

Ultraorthodoxes : la communauté des « ex »

Par Albertine Bourget, [Le Monde](#), 12 octobre 2015

On les appelle « les déserteurs ». Pour avoir quitté les sectes hassidiques, ces ultraorthodoxes juifs de Brooklyn ont été bannis par leur entourage. Et tentent de se construire une vie « normale ».



ALINE BUREAU

A l'âge de 14 ans, Shulem Deen s'est vu interdire d'adresser la parole à un membre du sexe opposé. Et ce pendant cinq ans, jusqu'à ce qu'il rencontre celle qui lui était proposée comme épouse. « **Nous n'avions même pas le droit de regarder les filles ou de marcher sur le trottoir de leur école** », indique-t-il dans un demi-sourire. Aujourd'hui, vêtu d'un tee-shirt et d'un jean, le visage rasé, le quadragénaire est assis dans un **diner** – restaurant aux banquettes et à la cuisine roborative typique des États-Unis – du fin fond de Brooklyn (New York). A mille lieues de son ancienne vie d'ultraorthodoxe des sectes hassidiques Satmar et Skver, parmi les plus strictes de l'orthodoxie juive. Et pourtant si proche : répartis dans différents groupes régis par des codes pour chaque étape de la journée et de l'existence, aux variations invisibles pour un non-membre, les **haredim** (« craignant Dieu ») sont nombreux à vivre à Brooklyn, notamment à Williamsburg et Borough Park, où ils ont leurs propres écoles et administrations.

De manière très schématique, les **haredim** se divisent entre les hassidiques, organisés autour d'une figure centrale, le **rebbe**, à la fois guide spirituel et leader de la communauté, et les **litvish**, d'origine lituanienne, appelés **yeshivish** aux États-Unis. Les groupes diffèrent sur des points théologiques et sur l'importance de l'étude du mysticisme juif, et se déclinent en de nombreuses sectes. En raison notamment de son taux de natalité très élevé, la communauté new-yorkaise vit une croissance « explosive », selon une étude de l'organisation philanthropique juive UJA-Federation of New York parue en 2013. Elle compte désormais plus d'un million d'individus. Certains prennent le métro, d'autres n'utilisent que les bus loués par la communauté, mais qui est déjà allé à New York a forcément croisé ces hommes en noir, barbus et en papillotes sous leur chapeau, ou ces femmes en jupe longue, enturbannées ou coiffées d'une perruque et entourées d'une grappe d'enfants. A première vue, Shulem Deen n'a rien à voir avec eux. Mais, dit-il, « **ce sont les miens** ». « **Je pourrais aller vers eux, discuter, blaguer. Nos références sont les mêmes. Ils m'ont formé.** »

« Hassidic Rebel »

Shulem Deen a donc été l'un de ces hommes en noir. Un parcours relaté dans un récit poignant et passionnant, [All Who Go Do Not Return](#) (« Tous ceux qui partent ne reviennent pas »), paru au printemps chez Graywolf Press (non traduit). Car il a fini par être expulsé de ce monde insulaire, au terme d'un procès rabbinique. Pour « hérésie » : il avait admis ne plus croire en l'existence de Dieu. Un départ extrêmement rare – il avait dépassé la trentaine – et d'autant plus difficile qu'il laissait derrière lui les cinq enfants nés de son mariage avec Gitty, une union arrangée dans laquelle il s'était toujours senti malheureux. Depuis, il a divorcé ; ses enfants, âgés de 6 à 14 ans lorsqu'il est parti en 2007, refusent de le voir, l'accusant de vouloir faire d'eux des **goys** (non juif). Il a appris par une connaissance le mariage de son aînée avec, « **comme Gitty et moi vingt années auparavant, un garçon qu'elle n'avait rencontré que quelques minutes** ».

Mais loin d'être un règlement de comptes, **All Who Go Do Not Return** constitue une réflexion foisonnante, non dénuée d'humour, sur l'identité et les questionnements qui ont fini par pousser l'auteur à s'avouer que sa place n'était pas chez les hassidiques. Où l'on découvre comment, par le biais d'autant de canaux interdits que sont les lectures, le poste de télévision et la radio qu'il installe chez lui en secret, les journaux et Internet – il se met à bloguer sous le nom de « Hasidic Rebel » –, il s'est peu à peu détaché de cet univers insulaire. Pour autant, les premières années après son bannissement sont « **terriblement, terriblement solitaires** ». Il trouve du soutien auprès de [Footsteps, l'association fondée il y a une dizaine d'années, sise dans le quartier de Wall Street](#), qui a pour but d'aider les renégats à s'insérer dans la société. Car ils ne sont pas préparés à ce monde qui leur a toujours été présenté comme dépravé, comme une menace envers leur foi et leur mode de vie, et dont ils ne maîtrisent pas les références : chez les ultraorthodoxes, un grand nombre d'hommes se consacrent à l'étude de la Torah, les femmes à élever les enfants et à s'occuper de la maisonnée.

Portrait au vitriol

Le livre de Shulem Deen s'inscrit dans une succession de textes autobiographiques récemment publiés par ceux que l'on appelle les **off the derech** dans la communauté orthodoxe, c'est-à-dire ceux qui se sont éloignés du chemin (**derech** en hébreu) officiel. En 2007, Shalom Auslander déboule sur la scène littéraire américaine avec **Foreskin's Lament** ([La Lamentation du prépuce](#), Belfond, 2008), dans lequel il évoque, avec un humour féroce, ses jeunes années dans la communauté orthodoxe de Monsey, dans l'Etat de New York. Mais c'est **Unorthodox** de Deborah Feldman (Simon & Schuster, 2012, non traduit) qui se hisse dans les best-sellers du **New York Times** en 2012 ; le public est fasciné par le portrait au vitriol que fait la jeune femme de la secte Satmar de Williamsburg dans laquelle elle a grandi.

A son tour, [Leah Vincent](#) raconte son parcours chaotique dans **Cut Me Loose** (**Libérez-moi**, Plon, 2014). Elle grandit, cinquième d'une fratrie de onze, dans la communauté yeshivish de Pittsburgh, où son père est un rabbin influent. Mais Leah est une adolescente curieuse et déterminée. Devant son envie de poursuivre ses études, sa mère menace de l'envoyer en clinique psychiatrique. Lorsque Leah est surprise en train de correspondre avec un garçon orthodoxe, c'en est trop. Face à l'opprobre des siens, elle les quitte pour Brooklyn, à 17 ans. Désespérément seule, naïve et perdue, elle cherche du réconfort auprès d'inconnus, se scarifie, finit par se prostituer. « **Toute mon enfance, le message que j'ai reçu était que ma sexualité était ce que j'avais de plus important, et qu'il me fallait préserver ma pudeur.** » Lorsqu'elle tente de mettre fin à ses jours, ses parents refusent d'entendre son appel au secours. Grâce à la rencontre avec un professeur et à une volonté acharnée, la jeune femme s'accroche. **Libérez-moi** se termine alors qu'elle apprend qu'elle a été acceptée à Harvard.

« **Je m'étais promis, si je survivais, de raconter mon histoire**, glisse la fine jeune femme, posée et intense, rencontrée dans un café de Manhattan. **Aujourd'hui, je vais bien, enfin j'ai des hauts et des bas, comme tout le monde.** » Son parcours, dit-elle, a été un long et lent processus, marqué par des traumatismes ou des « **chocs culturels** » comme Harvard. Il y a eu aussi la découverte éblouie de la science. « **J'avais 22, 23 ans, et c'était si beau et inspirant. Cela m'a aidée à abandonner l'idée que j'avais de Dieu, ce père abusif dans le ciel.** » Son propre père, elle ne l'a pas revu depuis la sortie du livre, « **il ne l'a pas lu, mais il a publié un communiqué déclarant que j'étais**

folle et que je n'avais écrit que des mensonges ». Pourtant, elle dit comprendre les motivations des siens. **« Je sais combien la pression de la communauté est forte. Mais oui, j'ai toujours l'espoir de renouer les liens, même si ce n'est plus aussi désespérément qu'avant. »** Elle insiste. **« Je ne veux pas nuire à la communauté, je veux qu'elle s'épanouisse, mais cela passe par les droits des femmes et des enfants. Et je souhaite aussi qu'on puisse en partir sans risquer de tout perdre. »** Elle qui a longtemps souffert d'avoir été privée des frères et sœurs dont elle s'était occupée comme une mère, a aujourd'hui une petite fille, née de son mariage avec un autre **off the derech** rencontré chez Footsteps. Ils ont divorcé récemment. **« Nous sommes restés amis »**, précise-t-elle. Elle emmène sa fille dans une synagogue progressiste afin de lui faire découvrir les chants traditionnels. **« C'est son héritage culturel, elle a le droit de le connaître. »**

Un ailleurs possible

Comment Leah Vincent explique-t-elle le retentissement de récits tels que le sien ? **« Il n'est pas besoin d'être ultraorthodoxe pour se sentir marginal. Et tant de femmes, qu'elles soient laïques ou orthodoxes, gardent secrets les abus sexuels dont elles sont victimes. »** Au-delà de la fascination pour ces mondes insulaires, elle souligne que, du côté des ultraorthodoxes, Internet est devenu un exutoire ces dernières années, et une fenêtre vers un ailleurs possible. Shulem Deen ne s'est pas contenté de bloguer sous le nom de Hasidic Rebel, il a partagé interrogations existentielles et textes littéraires d'autres hassidiques sur un blog.

Les « ex » forment une petite communauté, hétéroclite mais soudée. Amie avec Shulem Deen, Leah Vincent cite l'influence d'Anouk Markovits, qui a fui sa communauté Satmar en France pour échapper à un mariage arrangé à l'âge de 19 ans. Son roman ***I am Forbidden (Je suis interdite)***, JC Lattès, 2013) évoque les tensions mais aussi les beautés de cette vie à part. Aujourd'hui installée aux Etats-Unis, Anouk Markovits se dit profondément émue par ces récits. Mais elle tient à souligner que cette déferlante récente est le fait d'ultraorthodoxes qui ne viennent pas du cœur du système. Ainsi, c'est à l'âge adulte que les parents de Shulem Deen ont fait le choix de l'orthodoxie et d'élever leurs enfants selon ses stricts préceptes. Pour évoquer ces juifs séculaires qui décident de se remettre à pratiquer, le terme « mouvement de **techouva** » (retour en hébreu) apparaît dans les années 1960 aux États-Unis. Ces croyants-là ne sont, paradoxalement, pas forcément acceptés par le noyau dur du groupe. Selon Anouk Markovits, il serait quasiment impossible pour quelqu'un appartenant au milieu depuis des générations de le quitter et, a fortiori, d'en faire un récit.

Shulem Deen écrivait récemment : **« Les juifs ex-haredim sont sans patrie. Nous avons choisi l'exil, un exil que nous espérons temporaire jusqu'à ce que nous bâtissions nos propres fondations, nos propres foyers. Mais nous n'y parvenons pas tous. »** En juillet, Faigy Mayer s'est jetée du vingtième étage d'un building de Manhattan. La jeune femme avait quitté sa communauté de Boro Park (Brooklyn) en 2010. Bipolaire, elle était déchirée par le rejet de sa famille. **« Malheureusement, comme à chaque fois, la communauté hassidique a resserré les rangs et réfuté toute implication dans cette tragédie »**, déplore Shulem Deen, qui souligne toutefois la vague de soutien de la communauté juive dans son ensemble. Lui-même se sent toujours tiraillé entre deux mondes. De l'ancien, il a la nostalgie de **« la beauté qu'on y trouve, des chants, des célébrations... De la chaleur de la communauté et de la sécurité. Le monde qui nous entoure est si incertain et chaotique »**. Le prix de l'arrachement reste en tout cas immensément lourd à payer. Trop parfois. **« Si j'avais su que je perdrai mes enfants et la souffrance que mon départ allait générer... jamais je ne serais parti »**, soupire « l'hérétique ». Combien sont-ils, de ces hommes et femmes en noir, à rêver d'un autre monde sans oser quitter le leur ?

Albertine Bourget